# Théâtre Français. *Le Procureur arbitre* [extrait].

(…) Il y a longtemps que l'on déclame contre l'injustice et la frivolité du public, qui souvent abandonne d'excellents ouvrages trop connus, pour courir à des bagatelles soi-disant neuves. C'est une maladie bien ancienne : il y a quatre-vingts ans que le Théâtre Français se trouvait dans une détresse bien plus grande que celle dont on se plaint aujourd'hui ; on quittait Corneille, Molière et Racine pour Pierrot et pour Mezzetin ; les théâtres de la Foire étaient pleins, la scène française était déserte. L'auteur de *Turcaret*, qui n'avait pas à se louer des comédiens français, et qu'un juste dépit avait jeté dans le parti des forains, se fit un malin plaisir d'insulter à la disgrâce d'un théâtre où son génie avait été méconnu : il fit à ce sujet un petit opéra comique très ingénieux et très plaisant, intitulé *Les Comédiens Corsaires*, représenté à la foire Saint-Laurent, en 1726. Il y suppose que les comédiens français ne pouvant plus subsister de leur propre fonds, se rendent dans une île sur les côtes de Provence, dans le dessein d'intercepter un convoi d'opéras comiques qui arrive pour les farceurs de la Foire. C'est un acteur français, nommé Desbroutilles, qui a conçu ce grand projet : et il relève à ses camarades, en parodiant la belle scène de Mithridate avec ses enfants :

Approchez, mes amis : enfin l'heure est venue

Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.

A mon juste dessein vous devez conspirer ;

Il ne me reste plus qu' vous le déclarer.

Depuis qu'aux tabarins les foires sont ouvertes,

Nous voyons *Le Préau* s'enrichir de nos pertes ;

Et là les spectateurs de couplets altérés,

Gobent les *mirlirons* qui les ont attirés :

Ils y courent en foule entendre des sornettes ;

Nous, pendant ce temps-là, nous grossissons nos dettes.

Molière, et les auteurs qui l'ont suivi de près,

De nos tables jadis ont soutenu les frais ;

Mais, vous les avez tous, notre *Noble Comique*

Présentement n'est plus qu'un beau garde-boutique :

Lorsque nous le jouons, quels sont nos spectateurs ?

Trente contemporains de ces fameux auteurs.

N'est-ce pas là notre histoire ? Si Molière et Regnard étaient dédaignés dès ce temps-là, faut-il s'étonner qu'ils n'obtiennent pas plus de crédit quatre-vingt ans après ? On court chez la Montansier, on se précipite au Boulevard ; des ballets et des mélodrames attirent la foule, tandis que *Le Misanthrope*, *L'Avare*, *Les Femmes Savantes*, *Le Joueur*, *Le Légataire*, se morfondent faute de spectateurs. On n'était pas sur cet article beaucoup plus raisonnable en 1726 qu'on ne l'est à présent ; et si l'on ne considère que le fait en lui-même, on sera tenté de conclure que nos pères n'avaient pas un meilleur goût que nous. Mais si la désertion du Théâtre Français était autrefois la même aujourd'hui, la cause en était cependant fort différente : on n'avait pas alors, à beaucoup près, cette fureur de comédie qui semble être devenue une de nos premières passions. Ce qu'on appelait dans ce temps-là les honnêtes gens, la bonne compagnie, avaient d'autres amusements : on allait aux nouveautés, c'était le ton et la mode ; mais on préférait généralement au théâtre, le jeu, la conversation et le plaisir de la société. Il restait pour alimenter la scène française, les étrangers, les étudiants en doit, les clercs de procureur, les femmes galantes, et cela ne suffisait pas pour garnir la salle. Le petit peuple, qui ne se mêlait point encore de juger de la littérature, courant sans façon et sans prétention rire et chante à la Foire ; il allait pu au Théâtre Français, il avait la modestie de croire que de tels chefs-d'œuvre n'étaient pas à sa portée. Le peuple, à peu près le même das tous les temps, va maintenant aux Boulevards comme autrefois à la Foire, mais non pas sans façon ni sans prétention ; au contraire, il se mêle de juger, il établit des comparaisons, il accorde des préférences : Molière lui paraît bête et grossier, Regnard un mauvais plaisant. Au lieu de s'en prendre à lui-même s'il ne goûte pas l'esprit ces gens-là, il est très persuadé que c'est leur faute, et qu'ils ne valent pas les auteurs des drames, des ballets et des mélodrames où il y a tant de vertu, d'humanité et de bienfaisance : c'est ce jugement-là qui est fatal et mortel pour l'art dramatique.

(…) Dans cet opéra comique des *Comédiennes Corsaires*, il y a une actrice nommé Mlle Piaulard, qu'on soupçonne être Mlle Beauval, bonne comédienne, mais hargneuse et acariâtre. Elle est furieusement ennemie des agréments, et voudrait qu'on jouât *Polyeucte*, même le Mardi-Gras :

Au mépris de notre gloire,

Ces petits esprits-follets

Ne demandent que couplets,

Que musique ; vraiment, voire !

Ils feraient, ces messieurs-là,

Danser et Phèdre et Cinna.

Les comédiens actuels ne ressemblent pas à *ces petits esprits-follets*, contre lesquels crie Mlle Piaulard ; ils n'emploient d'agréments que dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Le Malade imaginaire*, et *Le Mariage de Figaro*. Les gens du goût dispenseraient volontiers le Théâtre Français de ses frais de musique et de danse : tout cela est détestable ; mais le peuple, le peuple, dont la classe s'étend et se multiplie d'une manière effrayante, vient ces jours-là pour les agréments plus que pour la pièce.